

Les activités de Roberto.

Mars 2012.

Après la fin de sa mission à Manaus, Roberto a assuré la passation de pouvoirs de provincial des jésuites d'Amazonie, puis il a pris du repos en vacances à Manizales chez sa Maman et à Bogota. En novembre-décembre 2011 il est allé à Cuba, pour une longue retraite et pour visiter un peu ce pays.

Depuis le 9 janvier 2012 il fait partie d'une petite communauté missionnaire, dans une réserve indienne, chez les **wapixanas**, à **Bonfim**, là où le Brésil commence, dans le nord-est, juste à la frontière entre le Brésil et la Guyane anglaise.

Bonfim est une municipalité de l'état brésilien du Roraima (« Montagne verte »), dont elle est la cinquième ville en nombre d'habitants. L'état du Roraima constitue la pointe nord-est du Brésil, limité au nord par le Venezuela et à l'est par le Guyana (Guyane anglaise). Cet état se trouve limité au sud et à l'ouest par l'état d'Amazonas brésilien. Bonfim se trouve pratiquement environ 1000 Km au nord de Manaus. Bonfim doit son nom à l'hommage rendu à Notre-Dame de Bonfim par les premiers colons du lieu. La zone urbaine est constituée de trois quartiers:

- Getúlio Vargas
- São Francisco
- Cidade Nova

Elle est située sur la rive droite de la rivière Takutu à la frontière entre le Brésil et le Guyana. De l'autre côté du cours d'eau se trouve la ville guyanaise de Lethem.

Elle est reliée à Boa Vista, la capitale du Roraima distante de 125 km, par la route BR 401. En outre il existe un petit aérodrome.

L'économie repose avant tout sur le secteur agricole, culture du manioc, de la banane, des noix de cajou, culture rizicole, culture du mil et élevage bovin

Il existe un petit hôpital public de 24 lits et plusieurs antennes médicales dans les zones reculées, un réseau d'adduction d'eau, une poste et une agence bancaire. Un petit contingent militaire est affecté au município pour surveiller la frontière.

Voici ci-dessous la dernière lettre que Roberto nous a envoyée ce mardi 13 mars 2012, pour l'AG du A-SARES de France. Je l'ai un tout petit peu mise en forme, « à la française », pour qu'elle soit encore plus facile à lire. Je vous en souhaite une lecture attentive et fructueuse.

Bien amicalement,

Patrice Gadenne.

Chers amis de Palaiseau.

QUÉ DE SAUDADES !!!! (Maintenant vous avez besoins de bien traduire ! = QUE DE NOSTALGIE !!!).

Je vous redis : je suis très content dans ma nouvelle mission et chaque jour qui se passe fait sortir des nouvelles perspectives et de nouveaux travaux nous sont confiés. C'est pourquoi il est difficile de répondre à la demande : « Quelles sont mes responsabilités ici ? ». Mais je vais tenter de faire un résumé...

Nous sommes Cinq religieux (3 jésuites et 2 sœurs lazartistes) à former l'équipe missionnaire de la Reserve indienne « serra da lua ». Il y a 27 différentes communautés ou 'malocas' ou petits villages (22 indiens et 5 blancs - mestizos) où nous servons comme animateurs pastoraux. Ce sont des communautés qui vont de 150 personnes pour les plus petites à 1300 pour les plus nombreuses. Il y a des communautés qui sont toutes proches les unes des autres, et d'autres pour lesquelles on doit dépenser 4 ou 5 heures pour y arriver pendant l'été ; en hiver on ne sait pas vraiment si on arrive ! Il y a 7 ou 8 équipes comme celle-ci dans le diocèse. Une église dont une caractéristique est depuis longtemps de se placer du côté des indiens dans la lutte pour la terre, l'autonomie, leurs droits, etc, et qui en conséquence est mal vue et mal traité par les pouvoirs économiques et politiques de cette région (état de Roraima). Ici c'est le « Far West » du Brésil... et l'unique institution qui défend les peuples indigènes c'est l'église. Ils ont grandi beaucoup pendant tant d'années de lutte, de formation, d'accompagnement. Mais, de ce fait, le travail se trouve plus difficile encore. Il y a 30 ans les indiens faisaient ce que le prêtre disait. Aujourd'hui – grâce à Dieu ! - on doit marcher avec eux, écouter, dialoguer, réfléchir ensemble, et accompagner leurs décisions (même si quelques fois on ne les partage pas). Les politiciens, les partis politiques, les grands 'propriétaires' de la terre, etc. (et aussi des autres acteurs sociaux de 'droite' et de 'gauche') tentent aussi de 'faire leur tête' ! La formation politique et sociale, le soutien dans des actions de défense publique (quelque fois un peu dérangeantes – violentes) de leurs droits, leur terre, leur autonomie, etc., sont nécessaires. Dans des sociétés comme celle-ci, le pauvre est entendu seulement quand il dérange !

Un des plus grands défis auquel nous devons faire face c'est celui de l'auto sustentation (*l'autonomie économique*). D'ailleurs, c'est un problème pour toutes les communautés indiennes de la région. Pendant longtemps les communautés indiennes étaient très engagés dans la lutte pour la reconnaissance légale de leur terres. Il y a deux ans elles ont gagné la dernière grande bataille. La terre leur est plus ou moins garantie. Aujourd'hui la question qui se pose est comment survivre sur cette terre. Quelques communautés très petites cherchent à garantir leur traditions et leur façons de vivre, d'autres (presque toutes) restent assez pauvres et sans aucune perspective de soutien technique, économique, commercial, éducatif, gouvernemental, etc. Un des travaux de l'équipe est donc d'être présente dans les communautés et de faire notre apport à ce niveau : la pure et basique défense de la vie et de ses conditions. Nous avons planifié des cours (des ateliers) sur le droit indien, l'écologie, sur les questions de procréation, de santé. Et nous devons penser encore à d'autres dimensions comme la musique, les expressions artistiques, les possibilités du travail de la

terre, la survie de leurs langues, etc. Ce sont des ateliers qu'il est nécessaire de répéter fréquemment (chaque trois ou quatre ans) parce que les populations sont aussi flottantes, migrantes, etc. Ce travail de clarification, de réflexion, de dialogue informel sur les situations des communautés et sur leurs luttes (l'école, les voies de communication, les voisins blancs, la mairie, etc.) est très important. Et je pense qu'il devrait prendre beaucoup plus d'importance au fur et à mesure qu'on connaît et qu'on est connu dans les villages. Les problèmes, les défis, les menaces ne font que grandir.

Pour vous dire quelque chose de plus concret : on passe plus de la moitié de chaque mois sur la route pour visiter 5 ou 6 communautés proches, en passant quelque fois 3 ou 4 jours avec eux, que ce soit dans des activités programmées, comme dans des visites plus gratuites. L'un de nous (le Père Urbano, 62) est chargé d'accompagner plus précisément les processus des villes blanches (5). Donc ce sont Horié (73) et moi qui sommes plus 'libérés' pour les régions indiennes. Nous avons aussi des catéchistes dans toutes ces communautés. Ils sont organisés et formés pour préparer les sacrements, la célébration dominicale (chaque dimanche sous l'égide des catéchistes) et les temps 'forts' de l'église (semaine sainte, festivités de saints, nativité). Accompagner et suivre le travail et les tâches des catéchistes, est déjà un gros boulot. Il y a aussi d'autres sacrement qui nécessitent la présence du prêtre à propos des visites au malades, des rencontres avec ceux qui veulent se marier, etc. Il y a une bonne dose de travail paroissial classique, quand on est à Bonfim. Je suis aussi chargé par mon Supérieur régional et par l'évêque, de collaborer à la mise en place d'une pastorale universitaire à Boa Vista, la capitale de l'état. En collaboration avec deux frères Maristes (qui habitent à Boa Vista) on a commencé à penser et prévoir quelques stratégies pour être présents dans le milieu de l'université publique. Donc, je me suis organisé pour passer trois jours (et surtout trois nuits – puisque la majeure partie de l'activité universitaire est nocturne) à Boa Vista chaque quinzaine. C'est juste un commencement... on verra comment ce boulot se déroule. Pendant les deux premiers mois (Janvier et Février) j'ai tout trouvé nouveau et plus ou moins facile. Maintenant que la routine commence avec la responsabilité de lire, préparer, visiter, voyager, etc., tout prend ses dimensions réelles, je trouve le travail un peu plus difficile, mais non moins passionnant. Rompre les barrières culturelles, sortir des habitudes, quitter la maison pour faire des visites à des familles inconnues, être disposé à passer trois ou quatre jours 'presque à la belle étoile' dans des conditions un peu incommodes dans un coin de leur maisons, pleines de moustiques, parfois sans eau – et certainement sans des services hygiéniques dignes-, quelque fois sans nourriture suffisante (pour eux et pour les visiteurs), etc., ce sont des défis à surpasser. Il y a beaucoup de joie aussi dans ces activités : le partage, la simplicité, la solidarité, la fête, la célébration de la foi, leur générosité dans le travail, leur espoir, leur façon de penser la communauté, la relation avec la nature, etc. Il faut faire ce chemin. Ce sont la prière et la considération du mystère de Dieu présent dans leur vie, le

travail en équipe et le chemin fait ensemble dans la communauté religieuse, mais aussi avec les communautés indiennes et d'autres institutions et une spéciale consolation de savoir que ma vie dévouée aux service plus concret des plus pauvres, qui sont les sources d'énergie pour aller plus loin.

Tout cela, uni à vos prières et votre solidarité aimante. Merci de continuer dans le chemin avec nous, en union de prière et de cœurs. Mes meilleures salutations et ma prière pour chacun et chacune.

Roberto.